

LA VIE DE VILLAGE

Histoire du Plessis-Robinson des champs



Du Plessis à Robinson, en passant par le Bois de Verrières, des vaches et du lait à tout heure.

© Archives municipales 471-ECO-3

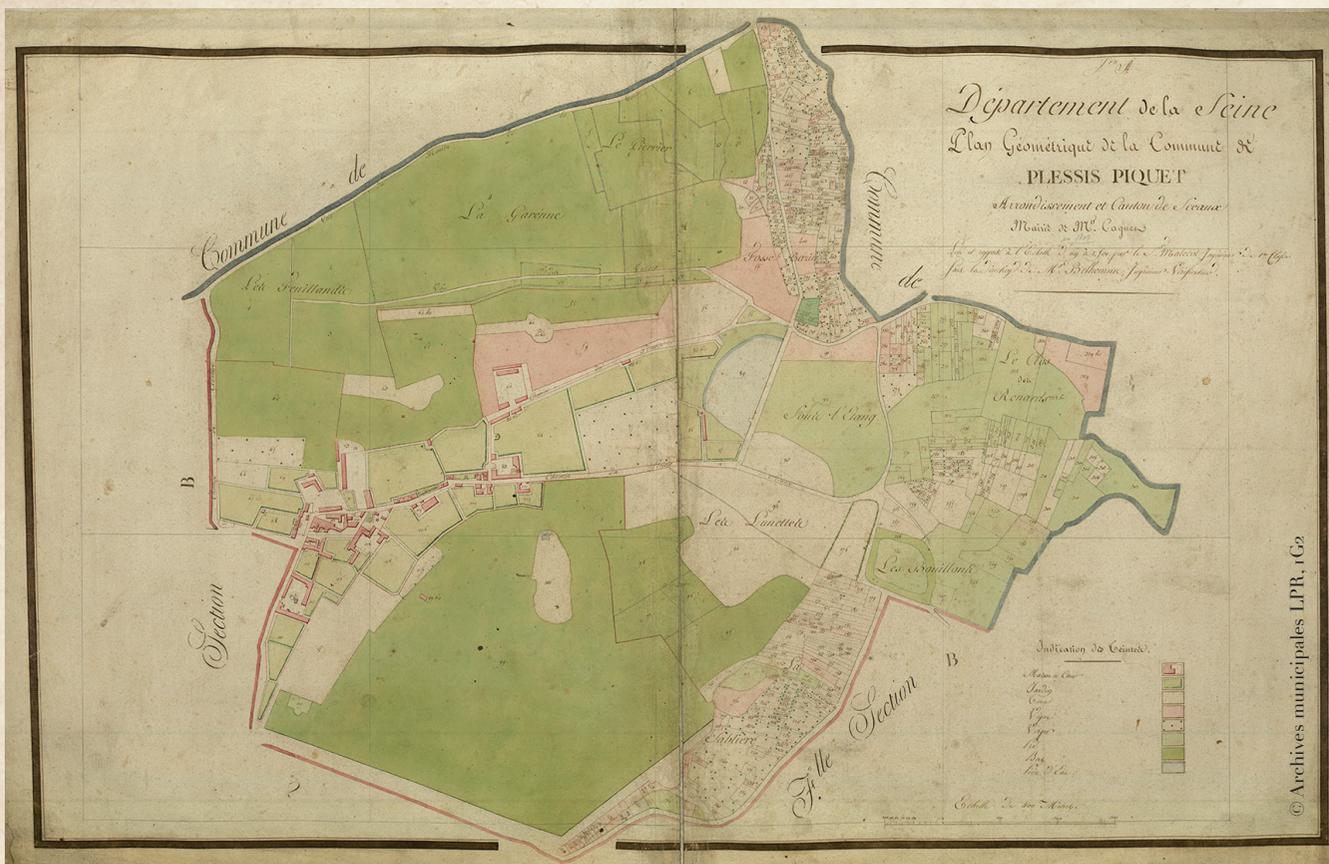
À l'orée du XX^e siècle, à l'écart de l'agitation bruyante des guinguettes de Robinson, le village du Plessis-Piquet, entouré des champs et de bois, reste la plus petite et la plus rurale des communes de la première couronne parisienne. Si la création des cités-jardins entre les deux guerres va renforcer encore ses racines agricoles et son aspect champêtre, la construction des grands ensembles après la Libération va

faire disparaître peu à peu les grands espaces cultivés et les dernières fermes du Plessis devenu Robinson. Pourtant, chez les Hiboux, la vocation agricole perdure et, dans la tradition des potagers familiaux, renaissent les jardins partagés, les vergers collectifs et maintenant une ferme urbaine. De quoi favoriser les circuits courts et réjouir les nouveaux citoyens jardiniers.



Jusqu'à la Belle époque

Des terres, des fermes et des bois



Le plan cadastral du Plessis-Piquet en 1808 : 95% d'espaces naturels et agricoles.

Pour mieux comprendre le passé agricole du village du Plessis-Piquet, il est essentiel de découvrir l'évolution de son territoire. Grâce au plan cadastral du Plessis-Piquet réalisé en 1808, nous parvenons aujourd'hui à saisir la manière dont le village était organisé.

La première feuille du cadastre représente la commune dans son ensemble et met bien en valeur les reliefs qui la structurent. La deuxième indique avec précision la forme des bâtiments, le tracé des routes, la taille des parcelles. Les couleurs choisies précisent également la nature de chaque terrain : maison et cour (en rose), jardin (en vert), terre (en blanc), vigne, verger, pré, bois ou pièce d'eau. On apprend ainsi que des vignes couvraient au début du XIX^e siècle les coteaux situés au-dessus de l'actuelle rue de Fon-

tenay et vers la Fosse-Bazin. Elle mentionne par ailleurs de nombreux noms que l'on retrouve encore de nos jours dans la toponymie locale (voie du Moulin de la Tour, voie du Carreau, voie du Loup Pendu ; lieux dits Le Pierrier, La Garenne, Les Gallardons, etc.).

Des métiers liés à la terre

La lecture des recensements de la population du Plessis-Piquet de 1891 et 1896 établit une corrélation entre territoire et organisation sociale. En effet, la majeure partie des chefs de famille exercent le métier de cultivateur, jardinier, marchand de vin, ou herboriste... Nous apprenons même l'existence d'un commis au ministère de l'agriculture : Arsène Chânon, âgé de 32 ans en 1896.

Le Plessis-Piquet du début du XX^e siècle est encore un village, dont les principaux bâtiments (mairie-école, fermes, la-voir) sont concentrés autour du vieux centre historique. Les bois s'étendent sur les coteaux alen-

tours. Sur le plateau, les terres agricoles (au total 324 hectares sur les 341 que compte la commune) courent jusqu'au bois de Verrières et, côté Clamart, au-delà de la route départementale. Elles sont rattachées à un petit nombre de fermes, aux dimensions diverses. Sur ces domaines, on cultive, par ordre d'importance, l'avoine, le froment, la pomme de terre, la fraise, le seigle et même quatre hectares de vigne. Les pâturages nourrissent en 1910 une soixantaine de bêtes, dont vingt-deux chevaux et trente-six vaches. Les métiers se diversifient également : les jardiniers et horticulteurs sont toujours nombreux, mais les garçons de café, restaurateurs et cuisiniers commencent à occuper une part importante dans la population.

Fermes, vaches, ânes et chevaux

Trois d'entre elles sont dans le bourg, rue de la Ferme : la ferme Le Calvez au n°5, la ferme Bonnelais (qui deviendra Chabaud), en face au n°8 et une troisième, dite la ferme du château, au n°1. En contrebas, la ferme Hoyelle est installée entre l'étang Colbert et Robinson, alors qu'il y en a deux sur le plateau, l'une derrière le Loup pendu, l'autre au carrefour dit de Malabry, à l'orée du bois de Verrières. Une autre ferme, dite d'Aulnay, se trouve dans le quartier de Robinson, sur la commune de Châtenay-Malabry. Ce qui, guinguettes obligent, explique pourquoi des tables pour convives ont été installées sur la pelouse. Sont également installés à Robinson des loueurs de chevaux et d'ânes pour la grande joie des promeneurs.



La ferme Hoyelle, comme un air de ferme-auberge.

La ferme Le Calvez



La famille Le Calvez aux champs.

La famille Le Calvez exploitait une ferme au bourg durant l'Entre-deux-guerres. Cette ferme était située rue de la Ferme, à l'emplacement actuel du bâtiment regroupant la crèche Les Poissons clowns, le RAM-RAP et Le Club. Les propriétaires, Jean-Baptiste Le Calvez et son épouse Marceline, sont immortalisés en sabots dans la cour de leur ferme, mais aussi en plein travaux des champs, avec leurs enfants, de part et d'autre de leur moissonneuse batteuse. Comme un clin d'œil à l'histoire, c'est leur fille Jeanne, qui sera élue ambassadrice des guinguettes en 1927, incarnant la réunion de l'ancien village avec les nouveaux quartiers.

© Archives municipales LPR, 1G2

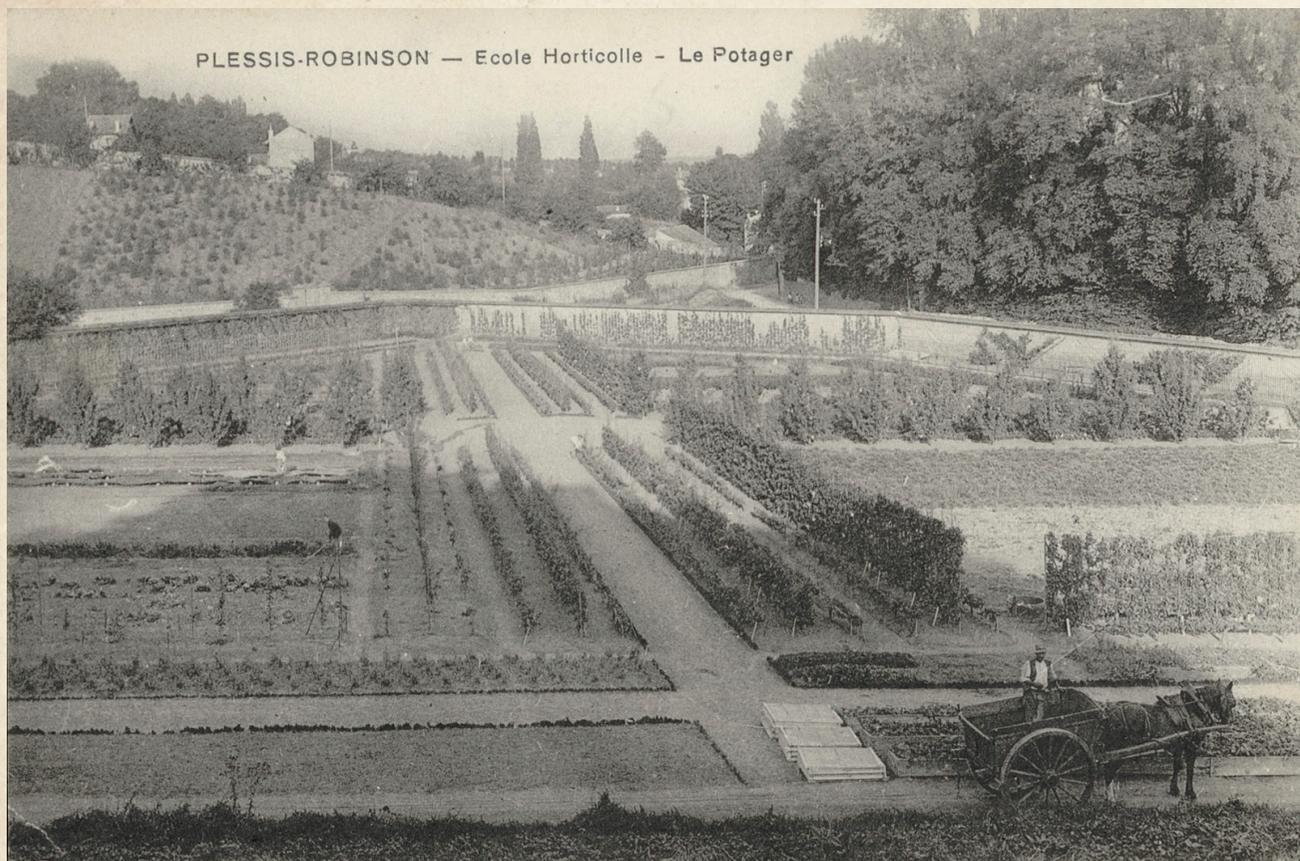
© Archives municipales LPR 33 Pt 19

© Archives municipales LPR 2 Num 41

Des années folles à l'après-guerre

Deux cités-jardins et des cités sans jardins

© Archives municipales (Fr.-COL-22)



Le potager de l'école d'horticulture, avant sa fermeture en 1923.

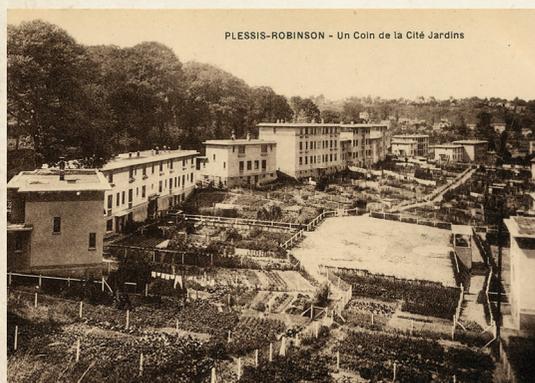
Le Plessis-Piquet, devenu Plessis-Robinson en 1909, est un village atypique dans le paysage francilien, fruit de l'union entre deux bourgs : Robinson, quartier touristique et arboré des guinguettes, et le Vieux Plessis poursuivant sa petite vie tranquille de village agricole. La vente, en 1917, de la propriété Hachette à l'Office d'Habitations à Bon Marché de la Seine va révolutionner ce paysage : 107 hectares vont voir pousser dans les années 1920 la cité basse et ses 217 logements et dans les années 1930 la cité haute et ses 1 900 logements. Heureusement, le parc Hachette (aujourd'hui Henri-Sellier), qui devait être construit selon le projet de l'architecte Maurice Payret-Dortail, est sauvé et avec ses 27 hectares de sous-bois et de hautes futaies. Et entre les maisons et les petits immeubles, des jardins ouvriers où poussent à profusion salades, carottes et navets.

Du carré de tomates aux lotissements

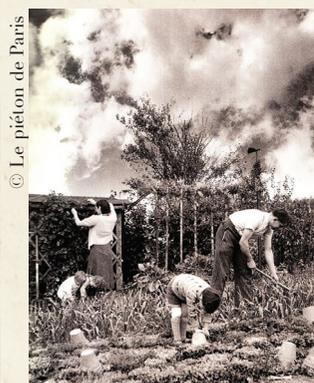
Dans le quartier Colbert et sur le coteau, le paysage champêtre change dans le même temps. La vente, en 1923, de la propriété Colbert qui était depuis 1888 une école d'horticulture dirigée par la Société du Refuge, va mettre sur le marché 393 lots promis à la construction de maisons individuelles en lieu et place de terres exploitables. Ceux-ci s'ajoutent aux 400 lots prévus par un plan de 1911, entre la rue des Feuillants, le boulevard du Moulin de la Tour, la rue des Abricotiers et la rue de la Garenne. Les maisons construites après la première guerre mondiale sont plutôt modestes, dans l'esprit des habitations à bon marché. Les noms, comme le clos des asperges, fleurissent encore bon la campagne, même si les lotissements font peu à peu disparaître les espaces cultivés.

Un complément alimentaire

Le petit village a bien grandi jusqu'à compter près de 10 000 habitants à l'aube de la Deuxième guerre mondiale. Mais il conserve encore sur le



Les jardins ouvriers de la cité basse.



plateau, après la dernière barre HLM de la place Louis-Loucheur (aujourd'hui place des Alliés) une bonne centaine de terres vierges de construction, des champs et des prés presque à perte de vue. Ils font la joie des enfants et, associés aux jardins ouvriers, offrent des ressources alimentaires bien venues au moment de l'Occupation : pommes de terre, rutabagas, topinambours, avec du lait, des yeux, une volaille ou un lapin de temps en temps, voilà, grâce aux fermiers et aux jardiniers, de quoi améliorer l'ordinaire.

Fermeture des fermes

L'après-guerre sera fatal à la dimension agricole du Plessis-Robinson. En région parisienne, il faut reconstruire, vite et pas cher. L'Office HBM fait l'acquisition de dizaines d'hectares de terres agricoles sur le plateau ; La mare aux noyers, la voie du carreau, le trou des chevaux voient s'élever les cités des Architectes, des Sculpteurs, des Savants, des Écrivains.

Les cent-arpents se transforment en zone industrielle. Les uns après les autres, les fermiers abandonnent leur exploitation sous la pression de l'urbanisation et du changement des modes de consommation. Après la disparition de la ferme du château, la ferme Le Calvez tiendra plus longtemps, jusqu'aux années 1970, mais finira par jeter l'éponge.



La ferme du château.

L'horticulture résiste

Dans le Bas-Plessis, les activités maraîchères et horticoles vont résister un peu plus longtemps, même si l'école d'horticulture s'est trouvée lotie dès 1923.

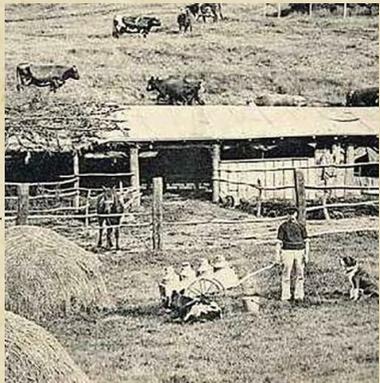
Claude Fièvre, petit-fils d'un pépiniériste et d'un horticulteur, de part et d'autre de la rue Arthur-Ranc, avait partagé en 2009 ses souvenirs :

« Mon grand-père paternel, Camille Fièvre, a commencé à louer, dans les années 1920, des lots de terrains « Sous l'étang » (à la place de l'hôpital Marie-Lannelongue) où se trouvaient de petits producteurs de fleurs coupées. [...] Mon grand-père maternel, François Lavault, avait, de l'autre côté de la rue Arthur-Ranc, un établissement horticole d'environ 5 ha. Mes grands-parents commerçaient avec la Ville de Paris et les communes environnantes, les fleuristes. Ils se rendaient aussi au marché aux fleurs sur l'île de la Cité. Il y avait de nombreux horticulteurs et pépinières dans les environs. »

(Un terreau favorable, extrait du Magazine du Plessis-Robinson, n°13, novembre 2009, p.14)

© Archives municipales LPR 8 Fr.12

Le métier de laitier-nourrisseur



© Archives municipales LPR

« Après avoir acheté la ferme Bonnelais, mes grands-parents, Julien et Marie Chabaud, exercent, rue de la Ferme, le métier de laitier-nourrisseur. Les dix-huit vaches laitières étaient maintenues à l'étable et exclusivement nourries par les récoltes des champs et des prés rattachés à la ferme (luzerne, foin, drêche, etc...). Deux tournées avaient lieu, matin et soir, pour desservir des clients jusqu'à Sceaux. »

Evelyne Maggi

(Au n°8, rue de la Ferme, extrait du Magazine du Plessis-Robinson, n°13, novembre 2009).

Témoignage

« Après la guerre, je passais souvent en vélo devant la ferme dont l'entrée se situait en face de l'actuelle allée Harvey. Nous allions avec mon père, qui était directeur de l'école des Suisses, sur un petit terrain communal, que l'on appelait Robur. C'est là que nous avons l'autorisation de faire pousser et récolter quelques légumes, bien appréciés en ces temps difficiles de la Libération. »

Jacques Ledoux

historien, élevé au Plessis-Robinson



Avec le nouveau siècle

La nature reprend ses droits



La ferme urbaine fait le bonheur des enfants.

C'est ainsi que le XX^e siècle s'achève avec la victoire de la ville et de la vie urbaine, effaçant les dernières traces de cette ruralité qui n'est plus que souvenirs et nostalgie, à travers la mémoire de ceux qui, enfants, ont eu le bonheur d'aller chercher du lait frais dans une des dernières fermes du Plessis-Robinson. Désormais, le lait vient en brique et on l'achète au supermarché ou, après 1972, au centre commercial Vélizy II, le plus vaste d'Europe.

La résistance des jardins potagers

Et pourtant, dans ce nouveau monde, il est toujours resté au Plessis-Robinson un noyau de résistants, les locataires des jardins familiaux. Héritiers des jardins ouvriers chers à la vague hygiéniste qui a suivi la Grande guerre, ils se sont accrochés à leur petit lopin de terre et ont continué, bon an mal an, à produire quelques légumes et à cultiver leurs arbres fruitiers. La réhabilitation de la cité basse et la reconstruction de la cité haute dans les années 1990 n'ont pas freiné leur enthousiasme, bien au contraire : bien que Hauts-de-Seine Habitat ait conservé tous les jardins familiaux et en ait même créé d'autres, les listes d'attente s'allongent et les candidats au jardinage se multiplient. L'association *Graines de ville* est créée en 2001 pour fédérer ces apprentis potagers. « *Le jardin n'a pas qu'une valeur cultivable*, précisait son président Richard Gilquart. *Il a un rôle social, tout le monde se parle par-dessus la haie : « Tu veux une salade ? J'ai des tomates en pagaïe ! »* Les lopins de terre nourriciers deviennent des lieux de vie et de rencontre.

L'agriculture urbaine

Le début des années 2000 marque un véritable tournant dans les modes de vie et dans le regard porté sur la planète et l'environnement immédiat. Le développement durable entre dans les mœurs et avec lui le retour à des pratiques plus saines et plus proches de la nature.

Avec une centaine d'hectares de bois, parcs, et jardins, avec sa tradition agricole et ses centaines de jardiniers bénévoles, Le Plessis-Robinson disposait d'un cadre tout trouvé pour incarner ce retour à la nature. Et cela va au-delà d'une esthétique urbaine : il s'agit d'un engagement collectif en faveur de la ville durable, un modèle de développement urbain respectueux de son environnement, avec la participation de l'ensemble des habitants, comme dans le cadre des projets citoyens retenus dans le cadre des Budgets participatifs organisés en 2019 et 2021. On peut citer, parmi eux, le poulailler et la ferme urbaine, ou le jardin partagé du Clos des Lunettes, déjà mis en place, ou encore le futur verger pédagogique, tous destinés à améliorer la connaissance et l'usage de pratiques agricoles au sein de l'espace urbain.



Le jardin partagé du Clos des Lunettes.

Les Robinsonnais découvrent le miel du Plessis-Robinson, qu'Alain Coudray est le premier à produire, mais qui fait des émules puisque des ruches municipales sont installées au Moulin Fidel, ce que le Racing 92 expérimente également, avant d'ouvrir un poulailler pour offrir aux joueurs de bons œufs frais. Et voilà que l'on plante en 2021 quelques pieds de vigne rue Pierre d'Artagnan pour perpétuer la tradition d'une culture qui avait disparu de notre ville il y a près d'un siècle.

En ce début de millénaire où l'on célèbre l'apparition de l'agriculture urbaine, Le Plessis-Robinson dispose de tous les atouts nécessaires pour s'inscrire dans ce mouvement qui transcende la tradition pour proposer à chacun une nouvelle façon de vivre et un nouveau rapport à la nature.



Un miel 100% robinsonnais.